Waldemar Voisé

L'OBJET ET LA MÉTHODE DE L'HISTOIRE DES SCIENCES SOCIALES *

1. LE PROBLÈME DU CARACTÈRE GÉNÉRAL DE L'HISTOIRE DES SCIENCES SOCIALES

La génèse de l'histoire de la science est étroitement liée à l'accroissement de l'intérêt pour la science en tant qu'un des facteurs essentiels de la vie contemporaine. L'histoire de la science qui est une des disciplines de la science génèrale sur la culture — du moment qu'elle doit donner la synthèse des origines du développement intellectuel de l'humanité — ne peut être classée d'après ses domaines respectifs (p. ex. l'histoire des mathématiques, de l'astronomie, de la psychologie etc.) mais d'après les problèmes complexes, comme p. ex. le problème de connaissance et de domination de la nature, l'application des différentes méthodes scientifiques correspondant à la différenciation des types de raisonnement, l'accroissement de l'intérêt pour la réalité sociale qui nous entoure et les essais de la changer etc [1]. Ainsi conçue, l'histoire de la science tend à reproduire les origines, la cristallisation, la systématisation et la transformation de la pensée humaine dirigée vers la découverte des faits et des lois qui régissent la nature et la société.

La mise en doute du caractère scientifique des disciplines du

---

* L'article présenté est un essai de la systématisation des expériences faites par l'auteur au cours de quelques années de travail à l'Institut d'Histoire de la Science près l'Académie Polonaise des Sciences à Varsovie et une somme de conclusions de plusieurs travaux déjà publiés dans ce domaine. La bibliographie complète accompagne la version originale de l'article publié dans le No 1 — 1958 de „Kwartalnik Historii Nauki i Techniki".

Cf. aussi: W. Voisé, La Renaissance et les Sources des Sciences politiques, "Diogène", No 23, pp. 50-77, Paris 1958.

[1] L'idée de ce genre de conception a été présentée dans les „Cahiers d'Histoire Mondiale", Paris 1953 t. I. No 1 et II, No 1.

type humaniste (elle se sert de bien divers arguments) doit être relativisée: elle concerne non pas les sciences humanistes et sociales en général, mais une certaine manière par laquelle ces sciences ont été exercées et parfois sont exercées encore. L'on peut le constater surtout dans les recherches qui ou bien se limitent à rapporter (quelquefois d'une façon très complète et très érudite) le système de raisonnement d'un écrivain ou bien à mener avec cet auteur des disputes sans se rendre compte du moment historique, ce qui multiplie jusqu'à l'infini les idées sur des idées.

La tendance d'isoler l'objet de ses intérêts fait l'historien des sciences sociales s'intéresser surtout à l'image de la réalité qui s'esquisse comme le fond des opinions d'un auteur donné. C'est de cette manière qu'il conçoit l'un des problèmes les plus essentiels, à savoir le processus de perfectionnement de notre connaissance et de la domination des phénomènes de la vie quotidienne. Ce processus se réalise en relation avec l'observation de plus en plus parfaite et universelle des faits ce qui fait élaborer les constructions théoriques de plus en plus adéquates.

Dans le processus de prendre connaissance de la réalité les conflits entre les hommes jouent un rôle important: le heurt constant des intérêts économiques et politiques de différents groupes et classes sociales fait naître l'esprit de comparaison. Il mène à l'analyse de sa propre attitude en face de celle de l'adversaire, à la réflexion sur les causes des phénomènes qui y sont liés, puis aux essais de prévoir leur résultats, et enfin — à diminuer l'importance des facteurs surnaturels et à concevoir les phénomènes sociaux comme les faits dépendants dans une grande mesure de l'ingérence de l'homme. Ainsi le monde devient de plus en plus un *regnum hominis*. Il est évident qu'il faut comparer les observations d'un auteur avec celles des autres écrivains de l'époque et procéder ainsi à leur vérification. De cette manière l'on pourra éviter l'erreur très courante qui consiste dans l'identification de la vérité objective sur l'époque avec la conscience qui régnait en ces temps-là, et qui se faisait exprimer entre autres par les oeuvres des écrivains. La réalité n'est pas ce que les hommes en pensent.

La séparation des éléments „scientifiques" et des „opinions" — toujours imprégnées dans une plus ou moins grande mesure de l'idéologie — n'est pas facile, et souvent même tout à fait impossible. Il est ainsi difficile de tracer une limite exacte entre un traité politique contenant de nombreux éléments scientifiques, et la forme que nous

définissons aujourd'hui comme „écrits publicistes" de haute qualité. En outre, nous tombons toujours sur la coëxistence de deux attitudes: „scientifique" et „axiologique" qui implique toujours la qualification; autrement dit, l'attitude de l'écrivain qui veut constater ‚ce qui est' et l'attitude de réformateur, qui — tendant à présenter ce qui devrait être — de ce point de vue critique l'état réel de choses dont il est témoin.

Mais dans la mesure que la société différencie et la science la concernant se perfectionne, surgissent de nouveaux problèmes: la pénétration des éléments scientifiques dans les opinions idéologiques, la recherche des raisons de l'idéologisation des systèmes scientifiques, l'influence du point de vue du savant sur sa manière de poser et de résoudre les problèmes, la formation des notions communes pour une époque, la structure intellectuelle d'une époque donnée etc. Malgré toutes ces difficultés liées aux essais d'obtenir une réponse précise aux nombreuses questions, leur valeur consiste surtout dans la conception même des problèmes qui jusqu'ici, dans les recherches humanistes étaient posés rarement.

Parmi les problèmes dont l'examen facilite dans une grande mesure les résultats effectifs des recherches sur l'histoire de la science concernant la vie sociale il faut citer tout d'abord le problème d'établir si le degré donné de la systèmatisation d'une doctrine autorise déjà à parler de sa construction scientifique ou bien s'il ne permet de constater qu'un conglomérat d'opinions. Il faut y citer aussi le problème de déchiffrer le processus de la formation de la méthode moderne des recherches non seulement d'après les déclarations directes des écrivains, mais surtout d'après l'examen de leur manière de travail, de la construction de leur oeuvre etc. De cette façon l'histoire des sciences sociales fournit de riches matériaux à deux sciences auxquelles elle est plus étroitement liée: c'est à dire à l'histoire des doctrines politiques et l'histoire des idéologies.

Les exemples concrets pris de l'époque de la Renaissance — l'époque la mieux examinée de ce point de vue — montrent comment naissaient les prémisses de la science moderne sur la société, notamment 1° la liaison de l'attitude empirique et rationnaliste (typique pour les sciences naturelles et plutôt rare dans les sciences sociales et 2° la tendance de concevoir le caractère de la vie sociale d'une façon dynamique et historique. Plusieurs écrivains de cette époque soulignent très distinctement le rôle de l'observation liée

à l'analyse critique des relations économiques, politiques et sociales. Ainsi p. ex. Erasme de Rotterdam souligne qu'il n'a confiance qu'en ce qu'il a vu de ses propres yeux *(primum malim ego meis oculis cernere, quam alienis);* Francesco Vettori sépare des exemples „livresques" (la Perse, Assyrie, Rome etc.) des exemples „oculaires" *(totte quelle Republiche de'quali io ho cognizione per istoria o che io ho veduti)* et donnant la priorité à ces derniers il constate dans son *Sommario della storia d'Italia* que *a parlare libero, tutti i governi sono tirannici* [2]. En France Carolus Bovillus (Charles de Bouelles) écrivait dans son Liber de sapiente (1510) que *sola ratio sit adulta et perfecta naturae filia* [3].

En Pologne pour André Frycz Modrzewski (Fricius Modrevius) la raison *(ratio)* était une mesure qu'il appliquait à la plupart de relations qu'il observait avec attention et c'était de ce point de vue qu'il les déclarait bonnes ou mauvaises. Dans ses oeuvres il s'en rapportait au „tribunal de la raison" lequel, lié à l'expérience (qui lui semblait être le meilleur maitre [4]) devenait l'élément établissant la nécéssité de l'ingérence humaine dans la sphère de la vie sociale.

Un problème semblable est à remarquer dans la réception d'Aristote. Il s'agit tout d'abord de la réception de la méthode qu'il propageait et non pas de l'intérception de quelques opinions du philosophe. Il ne faudrait pas oublier — que la *Constitution d'Athènes* n'est qu'un fragment d'une grande collection de 158 constitutions grecques et „barbares" et que ces riches matériaux (rassemblés par lui-même et ses élèves) devaient servir aux études comparatives. De même, la *Politique* forme un grand recueil d'information sur des faits de l'époque.

La question se pose ainsi: Un certain écrivain se bornait-il à citer Aristote en tant qu'un argument en dernier ressort ou bien

---

[2] L'on peut trouver de nombreux exemples dans l'anthologie de E. Garin *Il Rinascimento Italiano,* Milano 1941. En ce qui concerne le développement de la pensée évolutioniste veuillez consulter: H. Baron. *Das Erwachen des historischen Denkens im Humanismus des Quattrocento,* „Historische Zeitschrift" 1932/3, t. CXLVII, p. 5 et suivantes.

[3] Citation d'après E. Cassirer, *Individuum und Kosmos in der Philosophie der Renaissance,* Leipzig 1927.

[4] *Experientia ipsa rerum magistra — De Republica, liber de schola, caput IV.* Le premiére édition de cette oeuvre parut à Cracovie en 1951, les deux suivantes — en 1554 et 1559 à Bâle. La dernière édition parut à Varsovie en 1953, dans le cadre des *Opera omnia* dont *De Republica* est le volume premier.

Traduction de *De Republica:* allemande (Bâle 1557), espagnole (1555 manuscrit à la bibliothèque de Vienne), polonaise (1557), russe (en manuscrit à la bibliothèque de Moscou), française (s'est égarée en manuscrit).

en suivant son exemple tendait-il à observer les manifestations de la vie en tant que la base-laboratoire aux conclusions théoriques, c'est à dire ce que nous considérons aujourd'hui comme chose essentielle dans la méthode d'Aristote. De même, les historiens de la médecine se posent la question analogue: un savant-médecin à l'époque de la Renaissance se bornait-il à répéter ce que sur la structure du corps humain avait écrit p. ex. Galen, ou bien se décidait-il (comme Léonard da Vinci) à faire la section du corps et à cette base construisait-il les germes de la science médicale moderne?

A l'époque du Siècle des Lumières, ce n'est pas seulement le lien de la science avec la pratique de la vie quotidienne qui s'approfondit, c'est aussi la tendance de traiter les problèmes dans leur évolution historique; nous pouvons observer dans ce domaine l'influence de la conception sur la causalité de Newton et celle des germes du point de vue évolutionniste que l'on voit dans les opinions biologiques de Buffon. C'est de cette manière que le domaine des faits aperçus s'est élargi, d'autant plus qu'en face du point de vue juridique très répandu à l'époque (il consistait en la conviction sur la force créatrice des institutions juridiques et politiques) nous voyons les catégories du raisonnement économique manifestées dans la conception du physiocratisme et celle du mercantilisme.

2. LES PROPOSITIONS MÉTHODOLOGIQUES

A l'heure actuelle existe la chance d'émanciper une histoire de la science sur la société et de lui donner à résoudre le problème de la formation de la somme des sciences humaines sur des faits se produisant dans des groupes sociaux (tels que classe, état etc.). Cette somme des sciences se formait sous l'influence décisive du réel — c'est à dire des faits observés par les écrivains.

De même que les autres sciences, l'histoire des sciences sociales rétrécit son champ d'action à l'un des nombreux facteurs de la vie. Son intérêt essentiel vise le développement de la science sur la science sur le comportement coordonné et réciproque des hommes en groupes et de son lien avec le développement de la société. Au premier plan de ses recherches se trouvent les observations des écrivains sur les faits objectifs, au deuxième plan les appréciations des valeurs morales, plus ou moins subjectives, exprimées dans leurs oeuvres. Toutefois, ces deux éléments des recherches ne peuvent pas

être séparés. Tous les deux ils doivent englober aussi bien l'ensemble des observations des objets individuels (faits, événements, etc.) que leurs appréciations qui jusqu'aux derniers temps formaient l'objet presque unique de l'intérêt des savants.

Et maintenant surgit un bon nombre de questions essentielles: qu'est-ce qui dans la conception d'un auteur peut être qualifié comme suranné, et qu'est-ce qui constitue un germe du nouveau? En quelle mesure la naissance de cette conception est-elle influencée par les observations du réel et en quelle par le système hérité de conceptions et les spéculation philosophiques? Quels sont les faits qui ont joué un rôle dominant dans le processus de la formation des prémisses du système scientifique et à quel degré le point de vue de ces faits s'était-il-lié à l'attitude de l'écrivain?

Or, les opinions morales, sociales, politiques, etc. impliquent l'acceptation par l'écrivain de la hiérarchie de valeurs des faits, dont il y a certains qu'il voit plus distinctement, d'autres qui sont pour lui moins clairs, et il y en a aussi qu'il ne voit point. Certains auteurs ne voient que les faits qui confirment leurs opinions établies *à priori* et acceptées comme "naturelles et immuables". D'autres écrivains apprennent des faits observés à voir aussi — d'après l'expression de Bacon — *instantiae contradictoriae*. Cela nous fait réfléchir sur le caractère dialectique de la pensée humaine et essayer de systematiser rationnellement les matériaux empiriques ou bien de surmonter le dogmatisme caractérisant d'habitude le point de vue conservateur et d'admettre — sur sa place — certains principes du relativisme.

Ce sont justement tous ces éléments de la méditation scientifique de nouveau genre, liés à la tendance de la conception historique, donc évolutionniste, des phénomènes de la vie sociale, qui font le penseur mettre en doute l'immuabilité des opinions humaines ainsi que se méfier de la perfection des institutions existant *hic et nunc*.

L'huministe italien Leonardo Bruni (mort en 1444) philologue et juriste, dans une de ces lettres a constaté: *preaterea bonitas et virtus stabilis est, ius autem locis et temporibus variatur, ut saepe quod Florentiae legitimum est, Ferrariae sit contra legem*. On pourrait citer un bon nombre d'opinions de ce genre; aujourd'hui elles nous semblent banales mais jadis elles exprimaient des idées nouvelles.

Ainsi le premier pas en ce qui concerne l'observation régulière de phénomènes de la vie quotidienne est déjà réalisé, mais il faut qu'un long temps s'écoule avant que les hommes puissent constater

que non seulement les prescriptions juridiques, mais bien d'autres phénomènes de la vie humaine changent sans cesse dans le temps et dans l'espace. Et la tâche de l'historien des sciences sociales consiste justement dans l'observation des diverses manifestations du processus de l'apparition et de la transformation des méthodes de plus en plus parfaites de la conception scientifique du réel. La réalisation de cette tâche n'est devenue possible que tout récemment grâce à la tendance très nette à "désidéologiser" les sciences sociales et de les "sociologiser" en même temps [5].

A l'époque de la Renaissance les premières manifestations de la formation de la vie moderne ont donné les origines à la science sur la société. Maintenant — à l'époque où la vie est compliquée comme elle ne l'a été jamais — sont nés les premiers éléments de la science sur cette science, c'est à dire l'histoire des sciences sociales.

La première source pour cette nouvelle science est constituée par les constations sur certains faits, basées sur l'observation contenue dans les oeuvres des auteurs de l'époque et vérifiées par la confrontation avec les opinions des autres auteurs. L'historien des sciences sociales ne s'occupe pas beaucoup des oeuvres des écrivains moins enclins aux réflexions théoriques; il cherche surtout les travaux de ces auteurs qui développaient leurs conceptions avec une grande indépendance d'esprit et qui étaient particulièrement susceptibles de se servir des pensées en tant que créations indépendantes. C'est le rôle de la ci-nommée "migration des idées", de l'héritage de schémas de construction, de l'emploi des citations et des exemples communs pour une période donnée etc. qui est du plus grand intérêt dans ce domaine.

Pourtant, quand on regarde les créations de la pensée humaine non seulement "de l'intérieur", mais dans un certain sens "de l'extérieur", on voit facilement que le développement ne s'y réalise pas d'une façon immanente, que les conceptions théoriques sont toujours liées aux changements survenant dans le cadre de la réalité historique de l'époque [6]. Et c'est pour cette raison que les recherches historiques sont des recherches génétiques concevant une

---

[5] B. Landheer constate p. ex. qu'à l'heure actuelle les social sciences *are becoming less ideological — Mind and Society. Epistemological essays on sociology*, Hague 1952 p. 13.

[6] Le problème a été traité d'une façon lapidaire par Alfred von Martin qui écrit que le platonisme de la renaissance (tout particulièrement le ci-nommé „platonisme de salon") c'est *mehr ein soziologisches als ein geistiges Phänomen. Soziologie der Renaissance*, Stuttgart 1932, p. 125.

doctrine en tant qu'un des éléments de toute la diversité de la chaîne des causes.

Par contre, l'exemple de l'histoire de la science sur l'état et la loi dans la conception traditionelle — démontre l'insuffisance de l'application de la mèthode qui consiste dans la confusion inconsciente des sphères du devoir et de l'existence. L'dentification de l'ordre juridique positif (c'est à dire "ce qui est écrit dans les codes')' avec l'existence réelle des phénomènes juridiques (psychiques au sociaux) — en tant que la résultat d'une certaine "déformation professionelle" des pratiquants (juges, avocats, généraux, même professeurs des universités) — est d'ailleurs jusqu'aujord'hui une "maladie héréditaire" de la science sur la loi. Elle rend impossible l'examen véritablement scientifique de cet important domaine de la vie sociale.

3. CRITÈRES DE L'APPRÉCIATION

En étudiant l'oeuvre d'un écrivain — ou d'un groupe d'écrivains — nous y appliquons une double mesure: d'un côte nous observons leur apport dans une branche de la science qui se formait à l'époque, de l'autre — nous l'apprécions du point de vue de la science contemporaine. La différence essentielle entre ces deux points de vue (qui se croisent sans cesse dans la pratique des recherches scientifiques) doit être soulignée avec toute netteté pour qu'on puisse les distinguer dans tout cas concret de leur application.

Cette double mesure correspond à deux domaines différents d'un problème. En parlant du caractère progressiste rélatif d'un écrivain (c'est à dire en regardant son oeuvre de la perspective de l'époque où il vivait et créait), nous restons dans le cadre des recherches historiques, tandis qu'en développant les considérations sur son caractère progressiste absolu (c'est à dire en examinant ce qu'il a créé du point de vue d'aujord'hui) nous entrons dans le domaine d'épistémologie, c.à.d. de l'étude critique (*a posteriori*) des principes, des hypothèses scientifiques, de leur valeur et leur portée objectives.

Il faut donc faire la distinction entre la genèse et le conditionnement des jugements (contenus dans les oeuvres des auteurs), et le problème de leur valeur en tant qu'une source des connaissances, c'est à dire leur justesse ou leur faussété. L'appréciation critique de l'apport d'un écrivain, savant ou philosophe n'appartient plus

à l'historien, mais à l'épistémologue; il est évident que les deux attitudes peuvent être représentées par le même savant.

Quand on cherche à trouver le critère d'appréciation de différentes conceptions on tombe sur un bon nombre de problèmes à partir de considérations pratiques des auteurs visant la réforme de l'état de choses existant, jusqu'aux constructions utopiques à travers les oeuvres dans lesquelles ces deux principes („pratique" et "utopique") s'entrecroisent. L'exemple de cette conception à double aspect nous le trouvons p. ex. dans l'oeuvre de Fricius Modrevius *De Republica emendanda*. Et ici il faut faire la polémique avec Pierre Mesnard qui classait la doctrine de Fricius dans les rangs des doctrines idéalistes et utopiques [7].

Fricius s'est posé non seulement la question: quels devraient être l'état et ses citoyens, mais il cherchait à faire passer aux lecteurs les connaissances sur ce quels sont l'état et ses citoyens, et il basait ses opinions sur le relevé riche des observations des faits nombreux. La diagnose de la maladie est devenue le point de départ de la thèrapeutique. Dans *De Republica emendanda* nous trouvons d'une part les principes qui indiquent comment faut-il corriger *(emendare)* le régime de l'état, de l'autre — des règles creés sous l'influence du désir de constituer (*constituere*) le nouveau régime d'un état meilleur (donc idéal) et il n'y que dans ce domaine que l'état de Fricius est marqué des traits utopiques. Il faut tenir compte de deux groupes bien distincts des idées de l'auteur *De Republica* quand on essaie d'établir l'appréciation de son système; comment d'ailleurs pourrait-on traiter d'un utopiste cet auteur dont chaque pensée était penétrée du désir de l'amelioration du régime de son pays et qui écrivait lui-même *Nihil enim ambitiose, nihil novarum rerum cupiditate sed omnia Reipublicae studio a nobis et dicuntur et scribuntur (De Republica, liber de moribus, praefatio).*

Tendant à préciser la terminologie employée aux essais de classer les conceptions des écrivains, il faut attirer l'attention sur ce que l'identification de ce qui est utopique et ce qui est impossible à réaliser est inexacte car en les identifiant on passe sous silence le contenu de ce qui — quoique dans un certain moment impossible à réaliser — peut jouer le rôle réel du catalyseur des changements. De cette manière les notions pratique et utopique (ce qui en général

---

[7] *L'essor de la philosophie politique au XVI-e* siecle, Paris 1952. Surtout dans le chapitre intitulé „La liberté polonaise et le gouvernement de la loi".

correspond à l'interprétation souvent ambigue les termes „réaliste" et „idéaliste") paraissent sous une autre lumière.

Le caractère utopique peut être qualitativement différent là où il s'agit de renforcer l'état de choses existant et là où il s'agit de le démolir par la voie d'évolution ou de révolution. Il n'y a que sur cette base qu'il faut analyser le rôle joué par les écrivains, aussi bien utopistes que réformateurs et ceux dont l'attitude est plus ou moins légitimiste.

Donc, l'appréciation des conceptions scientifiques dépend dans un grand degré de leurs relations avec la practique sociale politique largement conçue et de leurs relations avec l'état de la science à une période historique donnée.

Et quand un écrivain trace l'image de l'avenir basé sur les possibilités du développement à l'époque où il vit et agit, il est possible d'apprécier son système en le confrontant avec le cours postérieur de l'histoire qui pouvait confirmer ou ne pas confirmer ses idées; il serait juste aussi de rechercher dans les temps présents la réalisation partielle des visions des meilleurs esprits du passé.

P.A.N.
03